montre un zèle outré pour sa religion : *Il est aussi inutile d'argumenter avec un* FANATIQUE *que de contester à un amant les perfections de sa maîtresse.* (Volt.) ‖ Personne qui montre un zèle outré pour un objet quelconque : *Il faut laisser les* FANATIQUES *d'autorité déclamer contre les conspirateurs.* (Proudh.) *Il y a eu, à toutes les époques de l'histoire, des* FANATIQUES *d'incrédulité.* (J. Simon.)

— Hist. relig. Membre d'une secte de visionnaires qui s'étendit en Hollande, en Allemagne et en Angleterre.

— Jeux. A l'hombre, Réunion des quatre valets dans la main du même joueur : *J'ai le* FANATIQUE.

**FANATIQUEMENT** adv. (fa-na-ti-ke-man — rad. *fanatique*). D'une manière fanatique, avec fanatisme : *Etre attaché* FANATIQUEMENT *à sa foi politique.*

**FANATISÉ, ÉE** (fa-na-ti-zé) part. passé du v. Fanatiser : *Un homme* FANATISÉ.

**FANATISER** v. a. ou tr. (fa-na-ti-zé — rad. *fanatique*). Rendre fanatique : *Il est plus facile qu'on ne croit de* FANATISER *les gens; il suffit de parler à leurs passions.* (Raynal.) *La réalité seule est trop froide pour* FANATISER *l'esprit humain; il ne se passionne que pour des choses un peu plus grandes que nature.* (Lamart.)

— Rem. La Harpe, dans son écrit sur la langue révolutionnaire, s'était déchaîné contre le verbe *fanatiser;* il avait posé comme règle générale qu'aucun adjectif en *ique* ne pouvait produire un verbe en *iser*. Marie-Joseph Chénier lui démontra par un argument *ad hominem* qu'il se trompait :

Si par une muse électrique
L'auditeur est électrisé,
Votre muse paralytique
L'a bien souvent paralysé;
Mais, quand il est tyrannisé,
Parfois il devient tyrannique :
Il siffle un auteur symétrique,
Il rit d'un vers symétrisé,
D'un éloge pindarisé,
Et d'une ode antipindarique,
Vous avez trop dogmatisé :
Renoncez au ton dogmatique;
Mais restez toujours canonique,
Et vous serez canonisé.

**FANATISME** s. m. (fa-na-ti-sme — rad. *fanatique*). Zèle outré pour le triomphe d'une doctrine religieuse : *On entend aujourd'hui par* FANATISME *une folie religieuse sombre et cruelle; c'est une maladie qui se gagne comme la petite vérole.* (Volt.) *Le* FANATISME *n'est pas une erreur, mais une fureur aveugle et stupide que la raison ne retient jamais.* (J.-J. Rousseau.) Le FANATISME *est toujours produit par la persécution.* (Napol. Ier.) *L'homme ivre de* FANATISME *torture et brûle son père au nom d'un Dieu de paix.* (De Ségur.) *L'ignorance est le plus ferme appui du* FANATISME *et du despotisme.* (E. de la Bédollière.)

*Fanatisme!* qu'entends-je ! et quel horrible nom !
Enfant dénaturé de la religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et, reçu dans son sein, l'embrasse et le déchire.
VOLTAIRE.

— Par ext. Zèle outré et violent ; sentiment poussé jusqu'à l'exaltation ; attachement passionné pour une chose, une idée, une opinion : FANATISME *politique.* FANATISME *artistique. Le* FANATISME, *dans tous les genres, fait dire bien des absurdités, quand il ne fait pas commettre de crimes.* (Mme du Deffant.)

— **Epithètes.** Affreux, horrible, inhumain, barbare, sauvage, féroce, cruel, impitoyable, inflexible, implacable, épouvantable, redoutable, effroyable, furieux, déchaîné, intolérant, sanguinaire, homicide, maudit, exécrable, dangereux, funeste, sourd, sombre, exalté, outré, irrité, sacrilége, impie, brûlant, ardent, impétueux, zélé, absurde, aveugle, extravagant.

— **Encycl.** Il y avait des fanatiques chez les Grecs et chez les Romains. Ils demeuraient dans les temples (leur nom vient de *fanum*, temple), et, à certains moments, ils entraient dans une espèce d'enthousiasme, de délire, qu'ils disaient leur être communiqué par le dieu qu'ils servaient. Souvent ils prononçaient des oracles en s'agitant et en branlant la tête avec violence.

A Rome, les fanatiques avaient leur résidence ordinaire dans le temple de Bellone, où ils se montraient au peuple crédule remplis de la fureur divine, comme le dit Juvénal dans sa satire IVe :

. . . . . *Sed fanaticus œstro*
*Percussus, Bellona, tuo...*

Ils se pratiquaient des incisions dans les bras avec des poignards, se coupaient des morceaux de chair et faisaient des sacrifices de leur sang à la déesse des combats.

Mais le temple de Bellone n'avait pas le monopole des fanatiques; dans les temples de plusieurs autres dieux, se trouvaient des individus dont le métier était d'éprouver les mêmes fureurs. Il pouvait se trouver, dans le nombre de ces fanatiques, des épileptiques, des aliénés, des maniaques; mais il est évident, d'après les récits des anciens, que la plupart étaient des charlatans qui exploitaient le peuple.

Dans la suite des temps, le mot changea peu à peu de signification et finit par désigner, non plus celui qui choisit le temple pour sa résidence, mais celui qui prend la religion même comme objet de ses sentiments passionnés ou comme moyen de ses vengeances et de ses fureurs.

Dans le sens ordinaire du mot, le *fanatisme* est le zèle ignorant et aveugle, poussé jusqu'à la frénésie. Excité et dirigé par des mains habiles, c'est l'instrument le plus dangereux des passions politiques et religieuses. On dit aussi, mais par une extension abusive de la signification du mot, le *fanatisme* de la science et de la raison. L'ardente recherche de la vérité n'a rien de commun avec le *fanatisme*, car elle apporte la lumière et non l'aveuglement. La raison, enfin, tempère les passions plus qu'elle ne les excite. On ne saurait dire de Socrate, par exemple, qu'il fut un fanatique, puisque ses convictions étaient raisonnées, et que sa mort fut aussi calme et aussi paisible que sa vie.

Toute passion exclusive est dangereuse, parce qu'elle rompt l'équilibre des facultés de l'âme et étouffe la voix de la raison. Chez le vieil Horace et chez le républicain Brutus, le *fanatisme* politique avait détruit jusqu'au sentiment paternel. On a vu des peuples entiers atteints de la même fureur. Qu'était Sparte, sinon un foyer ardent de *fanatisme* farouche et implacable? Vante qui voudra ce peuple féroce, nous n'avons pas le courage de louer des vertus dont frémit l'humanité. Et sans remonter si haut, nous avons vu en France, dans la période révolutionnaire, à quels crimes peut être entraîné le patriotisme ombrageux et égaré. Les massacres de septembre sont l'œuvre du *fanatisme*.

Le *fanatisme* procède en premier lieu de l'ignorance. Rien de plus propre à l'exciter que la foi religieuse, quand elle bannit tout à fait le libre arbitre et le raisonnement. Aussi le *fanatisme* est-il de toutes les religions. Quand il n'aboutit, comme chez les faquirs de l'Inde ou chez les moines du moyen âge, qu'à un innocent idiotisme, on peut en rire. S'il plaît à certaines gens de se flageller chaque jour jusqu'au sang, de se rouler tout nus à travers les ronces et les épines, ou de passer vingt ans sur un pied au faîte d'une colonne, à regarder le bout de leur nez, le tout pour la plus grande gloire de Brahma ou de Jéhovah, nous n'avons rien à y voir. Mais lorsque ces cerveaux, calcinés par la méditation ou exténués par le jeûne, interviennent dans les relations sociales, il y a péril public. Si le *fatanisme* gagne les masses et passe presque à l'état d'institution, le péril est bien autre. Si, enfin, et c'est le dernier degré de l'aberration furieuse, si cette arme est mise à l'usage d'une religion jalouse, intolérante, exclusive et possédée de la manie de convertir à tout prix, même par le fer et le feu, oh ! alors, vous aurez de pieux scélérats qui entasseront de bonne foi crimes sur crimes, pour monter jusqu'aux cieux. L'histoire fourmille de ces exemples qui confondent la raison.

Les sacrifices humains furent en usage dans toute l'antiquité. Qui les commandait? Le *fanatisme*. Chez nos ancêtres, on se disputait l'honneur de fournir la première victime à Teutatès. Dans l'Inde, on se précipitait sous le char du dieu exterminateur. Les sauvages de la Polynésie ont encore ces belles coutumes. Telle était l'idée que les prêtres avaient donnée de leurs dieux, qu'on ne pouvait les apaiser qu'en immolant ce qu'on avait de plus cher. C'est avec une foi parfaite dans ces admirables doctrines qu'Abraham sacrifia son fils et Agamemnon sa fille. Les religions antiques étaient toutes plus ou moins persécutrices; mais, comme elles ne visaient pas à l'universalité, il y avait des bornes à leurs fureurs. Puis, de temps à autre, des législateurs et des souverains éclairés, tels que Solon ou Périclès, Marc-Aurèle ou Julien, renvoyaient les prêtres au fond de leurs sanctuaires ténébreux et gouvernaient les peuples par la raison appuyée de l'exemple. Pour que le *fanatisme* ne connût plus de bornes, il fallait une religion nouvelle qui se fît d'abord une loi de proscrire comme indignes de l'homme tous les sentiments humains, puis qui se proposât pour but la domination universelle. Telle fut, telle serait encore la religion catholique, si sa puissance répondait à ses désirs et à ses usurpations.

Pressée et réduite à ses principes essentiels, la religion tient tout entière dans ces deux préceptes : croire et obéir. Plus le dogme est absurde, plus la foi est nécessaire et méritoire. Le beau mérite, en effet, de croire à des choses raisonnables ! Non, non, l'on ne saurait trop humilier cette orgueilleuse raison, qui se permet de juger du bien et du mal, du juste et de l'injuste, comme si la raison avait été donnée à l'homme pour qu'il en fît usage ! Quand les yeux de la raison ont été crevés et que l'âme est arrivée à ce point de cécité où les miracles sont chose courante, où le noir est blanc et le crime vertu, la religion ajoute : « Obéissez ! » A quoi ? Aux préceptes de la raison, aux devoirs naturels, aux impulsions du cœur, aux lois positives, humaines enfin, qui découlent plus ou moins de ces sources ? Non : obéissez aveuglément à celui qui commande au nom de Dieu, vous ordonnât-il un régicide, un parricide ou un massacre général. Vous n'avez plus ni âme ni conscience, vous êtes *mort en Dieu*. Il vous en coûtera peut-être de faire violence à ce sentiment d'humanité qui ne meurt jamais tout à fait au fond du cœur ; tant mieux : votre obéissance n'en sera que plus agréable à Dieu. La conséquence directe, fatale d'une pareille doctrine, c'est le *fanatisme*. Tuez, tuez, c'est l'esprit de l'Eglise. Tout fidèle qui ne suit pas tellement quellement ses préceptes est accusé de tiédeur. Pour être un saint, et même un grand saint, il faut avoir le courage de s'élever au-dessus des sentiments vulgaires, d'allumer des bûchers ou de commander des massacres, comme Dominique, Pie V et Torquemada. Et qu'on n'aille pas s'imaginer que les horreurs qui souillent les annales de l'Eglise soient à ses yeux des incidents regrettables à mettre sur le compte de l'erreur ou de la passion égarée ; non, tous les crimes du *fanatisme* sont par elle qualifiés actes de foi et de vertu. Lisez plutôt son histoire écrite par ses docteurs. L'Eglise sanctifie le *fanatisme* et ne répudie aucun de ses actes, pas même la Saint-Barthélemy.

Dans toutes les tragédies de l'Eglise, il y a toujours, comme dans la tragédie de Voltaire, un Mahomet qui commande et un Séide qui obéit. Le premier est un scélérat réfléchi et de sang-froid qui voit le crime, qui en mesure l'étendue, en calcule les profits, et dirige le poignard en cachant sa main. Le second, irresponsable comme la brute ou la foudre, ne voit rien, n'entend rien et vous frappe sans calcul, quelquefois sans haine, et marmotte des prières, comme Simon de Montfort en ordonnant des boucheries. C'est le comble du *fanatisme*. Lorsque Innocent III eut prêché contre les Albigeois la guerre d'extermination, il attendit et laissa faire. Il connaissait son temps. Outre l'appât de la curée qui devait attirer tous les routiers, tous les brigands de l'Europe dans des contrées industrieuses et riches, le *fanatisme* devait aussi, dans ses plans, entraîner bon nombre d'âmes simples et naïves qui croiraient, comme leur chef, gagner le ciel en jetant dans les flammes des femmes et des enfants. Le succès dépassa les espérances du saint-père. Le *fanatisme* fit merveille, et s'il ne convertit pas les Albigeois, du moins il les extermina, aux grands applaudissements de Rome, qui, pour perpétuer le souvenir de ces actes glorieux, institua des fêtes commémoratives, pieuses cérémonies qui n'ont cessé qu'à la Révolution française. Voilà donc le *fanatisme* religieux bien et dûment sanctifié.

Il en a toujours été ainsi. Depuis que les sentiments humains, réveillés par la philosophie, ont forcé les historiens de l'Eglise à mettre quelque pudeur dans leurs apologies, nous avons vu naître d'étranges purifications. Pour absoudre l'Eglise des auto-da-fés, des Saint-Barthélemy, de l'extermination des Albigeois, des Vaudois, des wicléfistes, des hussites, des Moraves, des Cévenols, des protestants et des juifs, les Pères modernes, Lacordaire, entre autres, rejettent ces abominations sur l'esprit du temps et prétendent qu'elles étaient populaires. Singulière excuse ! Eh ! monstres, c'est là votre plus grand crime ! Comment donc aviez-vous façonné l'esprit des peuples depuis tant de siècles, que de telles horreurs leur parussent toutes naturelles ? Il n'est que trop vrai, le *fanatisme* avait dégradé les âmes au point que des hommes pieux, tels que saint Louis, croyaient faire œuvre agréable à Dieu en perçant d'un fer rouge la langue des blasphémateurs. S'il en était ainsi d'un monarque éclairé, que devait-il en être des foules ? Le *fanatisme* a cela d'exécrable qu'il pervertit plus que les autres les âmes simples et douces, les bons, les meilleurs, la femme, l'enfant. Ce sont ces êtres faibles, rendus cruels par vos prédications, qui signalent le vaudois caché à l'espion de l'Eglise et qui hurlent des cantiques autour des gibets. C'est une pauvre femme qui, dans toute la sincérité de son cœur, attise de son souffle le bûcher de Jean Huss et qui provoque cette douce exclamation digne du Christ : *O sancta simplicitas!*

Voltaire et son armée ont fait une rude guerre au *fanatisme*. L'esprit moderne, infusé dans nos lois et dans nos mœurs, l'ont fait fuir et l'ont forcé à se cacher.

La foi, la grande foi qui allumait des bûchers, se meurt et s'éteint. Le *fanatisme* aurait beaucoup de peine aujourd'hui à créer des Jacques Clément, des Jean Châtel et des Ravaillac, et il pourrait moins encore produire des Montfort et des Torquemada; mais le croire mort, ce serait s'abuser étrangement. Il y a quatre ans à peine, dans une ville populeuse où vivent quelques protestants protégés par nos lois au milieu d'une forte majorité catholique, à Toulouse, un saint archevêque n'a-t-il pas osé ordonner des cérémonies publiques en mémoire du massacre des protestants commis en 1563? Voyez passer dans le Midi, les dimanches et fêtes, les processions de pénitents gris et de pénitents noirs, armés de torches, masqués et promenant au son d'instruments lugubres des saints qui ont l'air de vrais diables, et dites si le *fanatisme* serait difficile à réveiller parmi ces populations ! Eh ! il y a encore tel coin de la France où il suffirait de crier : « Sus au protestant ! » ou « à l'impie ! » pour vous faire lapider par les femmes et les enfants. Pour chasser le sinistre fantôme, il n'est qu'un moyen, ou plutôt un mot magique, le dernier vœu de Mirabeau mourant : « Des lumières ! encore des lumières ! et toujours des lumières ! »

**Fanatisme des philosophes** (LE), ouvrage de Linguet, publié en 1764. L'auteur avait à peine vingt-huit ans lorsqu'il donna ce livre au public.

C'est une attaque contre la philosophie et surtout contre les philosophes. Reprenant la thèse qu'avait soutenue Jean-Jacques Rousseau sur le danger des sciences, il essaye de prouver que la philosophie, de même que les sciences, est nuisible aux peuples. Selon lui, tous les princes qui ont eu des philosophes pour précepteurs ont été méchants et ont mal gouverné leurs sujets. Il cite : « Commode, dont l'existence fut souillée de tous les excès ; Caracalla, ce monstre à figure humaine, » qui, tous les deux, avaient été instruits par des philosophes. « Que les philosophes nous rendent donc raison de cet effet étrange, dit-il. Qu'ils nous apprennent comment, avec de si beaux préceptes, ils font de si mauvais élèves. Qu'ils nous disent pourquoi la vertu s'éclipse des cours dès qu'ils y paraissent, pourquoi les plus violents oppresseurs des hommes sont sortis de ces écoles où l'on n'enseigne en apparence qu'à chérir l'humanité. » Il conclut en disant qu'il n'est jamais utile d'éclairer les hommes, et qu'il est toujours dangereux de les éclairer trop. Le nom de la philosophie signifie amour de la sagesse. Elle s'en pare avec fierté, comme on charge les armoiries de symboles qui n'ont aucun rapport avec les actions de ceux qui les portent. Enfin, les philosophes, qui vendent cher au genre humain le peu de connaissances réelles qu'ils lui procurent, en travaillant à le polir, le détruisent. Ils sont comme ces sculpteurs malhabiles qui, sous prétexte d'ébaucher une figure, réduisent à rien un bloc de marbre.

Le *Fanatisme des philosophes* excita la fureur des encyclopédistes. Ne sachant sur qui déverser le ridicule, puisque le livre était anonyme, ils l'attribuèrent à Gresset. Grimm disait dans sa *Correspondance :* « On l'attribue à Gresset, mais j'ai de la peine à le croire si plat. Cet auteur, quel qu'il soit, prétend que les philosophes portent la pourriture partout, et que les princes qui ont été élevés par eux n'ont été que des monstres, témoin Néron et Alexandre le Grand, qu'il associe ensemble... Si une grande princesse, de nos jours, a voulu confier l'héritier de son trône à un philosophe, j'espère qu'elle frémira du danger qu'elle a couru, en lisant l'auteur du *Fanatisme des philosophes*, et qu'elle le mandera lui-même d'Abbeville en Picardie, pour former le successeur de ses vertus et de sa gloire par ses maximes pleines de raison et de lumière. » Les railleries amères et les injures ne furent pas épargnées à Linguet, lorsqu'on sut qu'il était l'auteur de cet écrit; mais si la plupart de ses idées sont fausses et paradoxales, il les soutient du moins avec chaleur, avec une sorte d'éloquence, quelquefois même avec esprit.

**FANCELLI** (Luca), architecte italien du XVe siècle. Il reçut des leçons de Brunelleschi, qu'il aida à construire le palais Pitti, à Florence (1440), et fournit les plans de plusieurs édifices élevés dans cette ville. — FANCELLI (Chiarissimo), sculpteur, né à Settignano, en Toscane, au XVIe siècle. Il était de la famille du précédent. La cathédrale de Pise possède de cet artiste deux statues colossales qu'il exécuta en 1588. — FANCELLI (Jacopo-Antonio), sculpteur, de la même famille que le précédent, né à Rome au commencement du XVIIe siècle, apprit son art sous Bernin, dont il fut un des meilleurs élèves. Il exécuta, entre autres morceaux, la statue colossale du *Nil*, pour la fontaine de la place Navone.

**FANCELLI** (Pietro), peintre italien, né à Bologne en 1764, mort en 1850. Il étudia particulièrement les œuvres des Carrache et celles des grands maîtres vénitiens, et prit rang parmi les meilleurs peintres de l'Italie contemporaine. Fancelli a exécuté la belle toile du grand théâtre de Bologne. On trouve dans cette ville un assez grand nombre de ses œuvres, parmi lesquelles nous citerons : *Saint Thomas de Villeneuve faisant l'aumône* et le *Bienheureux Simon de Todi*, à l'église San-Giacomo-Maggiore. On cite, à Modène, un plafond de cet artiste, représentant *Prométhée, aidé de Minerve, animant sa statue*, au palais Campori.

**FANCHON** s. f. (fan-chon — dim. villageois du nom de *Françoise*). Petit fichu que les femmes portent sur la tête et nouent sous le menton : *Se coiffer d'une* FANCHON.

**Fanchon la vielleuse**, comédie-vaudeville en trois actes, par Bouilly et Joseph Pain, représentée à Paris, au théâtre du Vaudeville, en 1800.

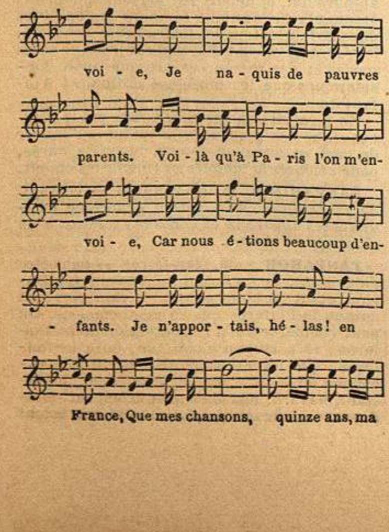
Bouilly, que la sensiblerie affectée de ses ouvrages avait fait surnommer *Lacrymal*, aborda le genre du vaudeville avec cette pièce, prétendue histoire de cette Fanchon la Vielleuse dont la beauté a fait tant de bruit en son temps et que l'on appela la *Ninon du boulevard*. L'intrigue, destinée à mettre en relief les traits les plus saillants de l'héroïne, est d'une simplicité digne de l'auteur des *Conseils à ma fille*. Fanchon, par sa beauté, ses talents et ses grâces, est devenue l'objet de l'adoration des brillants seigneurs qui s'assemblent chaque soir au boulevard, où elle se rend elle-même pour jouer de la vielle, et ce sont les cadeaux qu'elle a reçus de la belle compagnie qui l'ont enrichie. Elle emploie sa petite fortune à soulager les malheureux. Parmi ses adorateurs, il en est un fort épris, plus épris que les autres, qui veut l'épouser; toutefois, il ne veut en arriver là que lorsqu'il sera sûr d'être aimé. Son titre de colonel disparaît sous un déguisement modeste, et son nom de Francarville se change en celui d'Edouard. Il se loge dans la maison qu'habite Fanchon et passe pour un jeune peintre sans fortune. Est-il besoin de dire que la vielleuse l'aime? Elle l'aime donc et achète sur ses économies une terre en Savoie, sous le nom d'Edouard ; c'est là qu'elle se retirera avec lui, c'est dans les montagnes qui l'ont vue naître que leur bonheur ira se cacher. Mais le hasard lui apprend la vérité. Aussitôt tout est changé : elle pouvait aimer Edouard, elle ne peut aimer le colonel Francarville. Tout s'arrange pour le mieux cependant, et après s'être fait prier un peu, elle finit par céder à l'amant ce qu'elle eût refusé au colonel. Telle est l'action principale; mais il est encore d'autres amours épisodiques qui font ressortir la bienfaisance de Fanchon. A travers la pièce circulent plusieurs personnages très-peu nécessaires, mais d'ailleurs fort agréables, entre autres l'abbé de Latteignant, chanoine aussi spirituel que libertin, qui contraste on ne peut mieux avec Fanchon, toujours sage, toujours vertueuse, et luttant sans cesse contre les séductions de tous genres. L'ouvrage est écrit avec plus de prétention que de talent; il n'en obtint pas moins un succès fabuleux dû, en grande partie, à des couplets extrêmement jolis, habillés d'airs charmants. Parmi ces couplets, dont la musique est de J.-D. Doche, il en est trois qui ont survécu à la pièce : nous voulons parler de la *Romance de Fanchon la vielleuse*. Toutes nos aïeules l'ont chantée et rien n'est plus touchant que l'air qui l'accompagne, délicieux morceau que l'on a attribué souvent à Cherubini et que nous reproduisons plus loin.

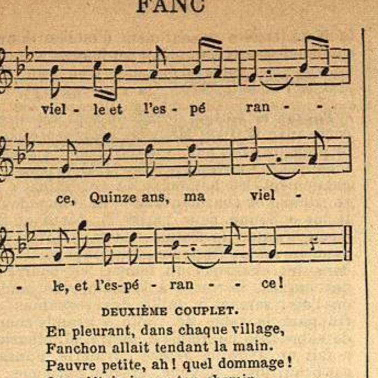
On raconte que Barré, directeur du théâtre du Vaudeville, qui n'avait reçu la pièce de Bouilly que sur la réputation de ce dernier, déjà bien établie, jugeait l'ouvrage si mauvais que, dans la prévision d'une chute, il ne voulut pas faire la dépense d'un riche ameublement de salon; il préféra le louer, et *Fanchon* ayant été jouée quatre mois de suite, le prix de location coûta plus du double de celui que le tapissier avait demandé pour le vendre.

Il ne manquait plus au succès de *Fanchon la vielleuse* que d'être attaquée par l'abbé Geoffroy, le sévère aristarque du *Journal de l'empire*. C'est ce qui arriva. Il tonna contre les représentations de cette pièce avec une fureur que l'on a réellement de la peine à s'expliquer, en la représentant comme une œuvre immorale, indigne de voir le jour sur une scène qui se respecte. Outre la *Grâce de Dieu*, Fanchon a encore inspiré les pièces suivantes :

*Fanchon la vielleuse*, v. 1 acte par René Perin (Jeunes-Elèves), non impr.; la *Vielleuse du boulevard*, mél. 3 actes, par Hector Chaussier (Paris, Barba, an XI [1803], in-8o) ; *Un trait de Fanchon la vielleuse*, c. anecd. 1 acte, par Th. D* (Paris, Fages, an XII [1804], in-8o) ; *Fanchon la vielleuse de retour dans ses montagnes*, c. 3 actes, par MM. Aude et Servières (Paris, Fages, an XII [1803], in-8o) ; les *Trois Fanchon* ou *Cela ne finira pas*, fol.-v. 1 acte mél. de danses, par MM. Bonet et Joie fils (Paris, Barba, an XI [1803], in-8o) ; la *Petite revue lyonnaise* ou *Fanchon la vielleuse à Lyon*, c.-v. 1 acte, par E. Dupaty (Paris, Barba, 1811, in-8o) ; *Fanchon toute seule* ou *Un moment d'humeur*, v. 1 acte, par L. Conet (Paris, 1803, in-8o). On a parodié, au théâtre de Mons, la comédie du Vaudeville sous le titre suivant : *Manon la ravaudeuse*, c.-v. 1 acte, par MM. Désaugiers, Henrion et Servières (Paris, 1803, in-8o).

1er COUPLET. *Allegretto.*




DEUXIÈME COUPLET.

En pleurant, dans chaque village,
Fanchon allait tendant la main.
Pauvre petite, ah ! quel dommage !
Que n'étais-je sur ton chemin,
Lorsque tu n'apportais en France
Que tes chansons, quinze ans, ta vielle et l'espérance !

TROISIÈME COUPLET.

Quinze ans ! et sans ressource aucune !
Que l'on éveille de soupçons !
Cependant, j'ai fait ma fortune
Et n'ai donné que mes chansons.
Fillette sage, apporte en France
Tes chansons, tes quinze ans, ta vielle et l'espérance !

**FANCHONNETTE** s. f. (fan-cho-nè-te). Sorte de pâtisserie : FANCHONNETTES *au chocolat*. FANCHONNETTES *à la vanille.*

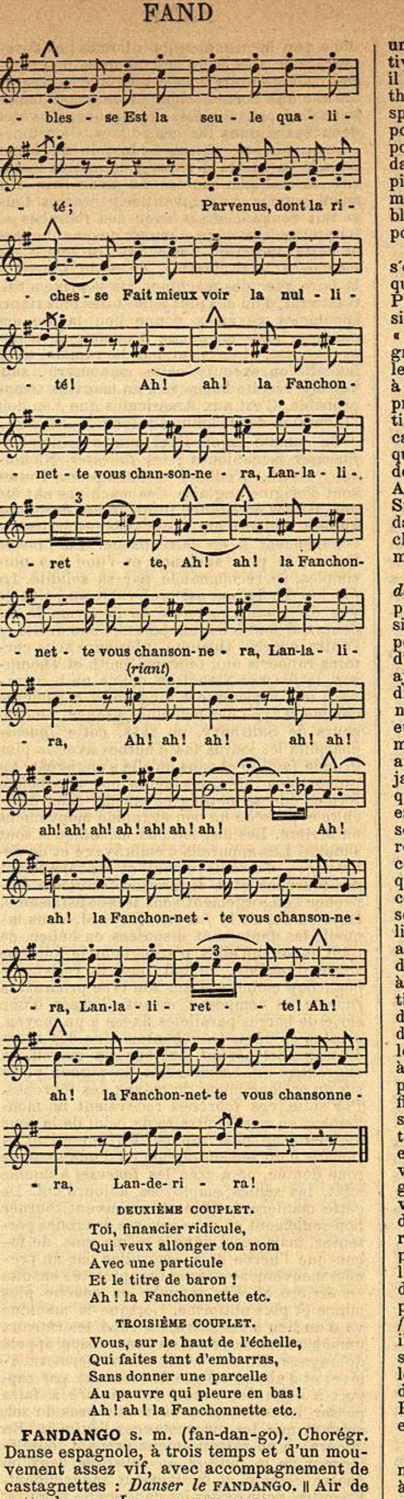
— **Encycl.** Si vous ne craignez pas la peine, si vous disposez de beaucoup de temps, si vous adorez les fines pâtisseries, nous vous recommandons la recette suivante. Préparez :

Feuilletage douze tours, un demi-litre ;
Blancs d'œufs, trois ;
Sucre en poudre, quatre onces ;
Crème à la vanille, ou café moka, ou chocolat, quantité suffisante ;
Ananas, ou abricots, ou raisin de Corinthe, etc. ;
Moules à tartelettes, trente environ ;
Pour chaque moule, huit meringues.

Il s'agit maintenant d'opérer avec précision. Abaissez légèrement votre feuilletage ; foncez avec vos moules à tartelettes ; chauffez légèrement au four ; retirez et laissez refroidir ; battez bien exactement vos blancs d'œufs avec le sucre ; mettez dans les moules, et garnissez le milieu avec la crème, le café ou le chocolat ; ajoutez les fruits ; masquez avec des blancs d'œufs ; placez dessus les meringues ; glacez et perlez ; remettez au four en ménageant la chaleur ; servez avec confiance. Si l'entremets se trouve détestable, recommencez à la prochaine occasion, car c'est votre faute, et non celle de la recette.

**Fanchonnette** (LA), opéra-comique en trois actes, paroles de MM. de Saint-Georges et de Leuven, musique de M. Clapisson, représenté au Théâtre-Lyrique le 1er mars 1856. Les auteurs du livret ont mis en scène une marchande de chansons à qui le prince de Listenay a légué son immense fortune en déshéritant son jeune neveu. La légataire, sans se faire connaître, protége la victime de ses beaux yeux, lui fait parvenir chaque mois mille pistoles, puis obtient pour lui le brevet de colonel, enfin s'engage à lui faire épouser la nièce de M. Boisjoly, riche financier. Touché de tant de bienfaits, le jeune Listenay, qui les attribue à la tendresse d'une tante, est enfin admis en sa présence, et son illusion est rendue complète, grâce à un travestissement qui donne quatre-vingts ans à Fanchonnette. C'est un tour de force que d'avoir obtenu un succès avec une donnée aussi invraisemblable. Mais le dialogue est fin, semé de mots heureux, les scènes sont habilement disposées. Ce qui a fait surtout réussir la pièce, c'est la musique et l'interprétation merveilleuse de Mme Miolan-Carvalho. C'est dans le rôle de la Fanchonnette qu'elle a montré le talent le plus souple, le plus fin comme actrice, et sa vocalisation la plus correcte et la plus brillante. C'est aussi la meilleure partition de M. Clapisson. Le début de l'ouverture est tout à fait heureux ; le duo des deux clarinettes est une trouvaille musicale. Les morceaux les plus brillants sont : la romance de Listenay, *La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a ;* l'air de Fanchonnette : *Belle jeunesse*, et la chanson qui sert de finale : *La Fanchonnette vous chansonnera ;* la romance, avec accompagnement de violon solo, qui commence le second acte : *Chaque nuit je voyais en songe ;* la délicieuse romance du troisième acte : *Près du fauteuil où la souffrance*, et le beau duo chanté aussi par Fanchonnette, déguisée en vieille, et par Listenay. Les autres principaux rôles ont été créés par Herman-Léon et Monjauze. La reprise de cet ouvrage a eu lieu au Théâtre-Lyrique en 1867. Malgré les nouvelles théories qui sont venues assombrir le ciel musical, la musique de Clapisson a été très-goûtée. Mme Carvalho a encore joué et chanté à ravir le rôle de Fanchonnette. Elle a été surtout applaudie dans la petite ronde que nous allons reproduire.

1er COUPLET. *Allegro moderato.*




DEUXIÈME COUPLET.

Toi, financier ridicule,
Qui veux allonger ton nom
Avec une particule
Et le titre de baron !
Ah ! la Fanchonnette etc.

TROISIÈME COUPLET.

Vous, sur le haut de l'échelle,
Qui faites tant d'embarras,
Sans donner une parcelle
Au pauvre qui pleure en bas !
Ah ! ah ! la Fanchonnette etc.

**FANDANGO** s. m. (fan-dan-go). Chorégr. Danse espagnole, à trois temps et d'un mouvement assez vif, avec accompagnement de castagnettes : *Danser le* FANDANGO. ‖ Air de cette danse : *Jouer un* FANDANGO.

— **Encycl.** Le *fandango* est une danse espagnole, aussi célèbre sur l'autre versant des Pyrénées que la cachucha, la seguedille, le bolero, le jaleo ou le zapateado. Le *fandango* s'exécute par un couple de danseurs, homme et femme, sur un air à trois temps, vigoureusement rhythmé, et d'un mouvement assez rapide. Les allures de cette danse sont vives, entraînantes, voluptueuses, et elle est toujours accompagnée des castagnettes, chères aux Espagnols, que ceux-ci ont, dit-on, empruntées aux Maures, et qui plaisent singulièrement à leurs oreilles amies de la mesure et du rhythme. « Le mélodieux *fandango*, a écrit le docteur Yriarte, charme les âmes des naturels et des étrangers, des sages et des vieillards les plus austères. » Il a été décrit en vers gracieux par le célèbre cavalier Marino, et en prose latine par le doyen Marti. On a dit avec raison que ni les pyrrhiques voluptueuses, tant connues des Romains, ni les danses des saliens, tant célébrées par Denys d'Halicarnasse, n'approchèrent jamais du *fandango* espagnol; que l'anachorète le plus fervent et le plus consciencieux, qui mange le plus de laitue, qui jeûne le plus, ne saurait le voir danser sans soupirer, sans désirer, et sans enfin donner au diable ses vœux, sa continence et ses sandales. « Tout n'est que vie et action dans le *fandango*, » a dit encore un observateur, et les Espagnols ajoutent, avec leur sensualité ordinaire : « Le bolero enivre, et le *fandango* enflamme. » Ce qui est certain, c'est que, en honneur déjà depuis des siècles, le *fandango* a conservé une telle influence dans le pays où il est cultivé avec frénésie, que, seul avec le bolero, il a conservé le privilége d'être dansé sur les théâtres, aux applaudissements de tous les spectateurs. Mais pour qu'il plaise vraiment, pour qu'il exerce tout son prestige, tout son pouvoir, il faut que le *fandango* soit très-bien dansé, très-bien exécuté, que la tête, les pieds, les bras, le corps de la danseuse se meuvent avec un ensemble parfait et semblent se tordre sous une étreinte violente, pour exciter le trouble et la volupté.

Cette danse paraît fort ancienne, si l'on s'en rapporte au témoignage de Callimaque, qui affirme que Thésée l'aimait à la folie. Pline en parle aussi dans ses lettres, à plusieurs reprises, et il écrivait ceci à un ami : « Venez ce soir, nous souperons de compagnie, nous boirons d'excellents vins; les paons, les rossignols, les grives de Malte, le sanglier à la troyenne, rien ne sera oublié, et je vous procurerai, par-dessus le marché, le divertissement de la *danse espagnole.* » Les Africains et les Maures adoptèrent le *fandango*, qu'ils appelèrent *la chica*, et ce sont eux sans doute qui le firent connaître aux Espagnols. Aujourd'hui, le *fandango* se danse encore à Smyrne, dans l'Asie Mineure, en Géorgie, dans le Caucase, jusque dans l'Inde, et à Cachemire, particulièrement, les femmes se montrent passionnées pour ce divertissement.

S'il fallait en croire les Espagnols, le *fandango* aurait donné lieu jadis en Italie à un procès singulier, dont le dénoûment fut plus singulier encore. Nous donnons l'anecdote pour ce qu'elle vaut, c'est-à-dire pour un écart d'esprit amusant auquel on ne doit sans doute ajouter aucune créance. La cour de Rome, disent-ils, scandalisée un jour de voir une nation réputée pour l'austérité de ses mœurs et la pureté de sa foi, non-seulement tolérer, mais admirer une danse aussi voluptueuse, aussi lascive, résolut de la proscrire à tout jamais, sous peine d'excommunication pour qui enfreindrait la défense. Le sacré collége est convoqué, et une fois les cardinaux assemblés, le procès du *fandango* s'instruit en règle ; la sentence va être mise aux voix, et celui-ci va être condamné sans appel, lorsqu'un des juges fait observer qu'on ne peut condamner un coupable sans qu'il ait présenté sa défense. L'observation fut accueillie. On fait donc comparaître devant l'austère assemblée un couple espagnol dûment armé des castagnettes traditionnelles, et on l'invite à déployer en plein tribunal toutes les séductions du *fandango*. Devant les grâces de cette danse enchanteresse, la sévérité des juges disparaît rapidement, les fronts se déridant, les lèvres s'entr'ouvent pour laisser passage à un sourire de contentement, les visages s'épanouissent; leurs Eminences se lèvent enfin, et des pieds et des mains battent la mesure avec frénésie ; la salle du consistoire se transforme en salle de bal, le sacré collége en masse cherche à imiter les poses, les mouvements des danseurs, et le *fandango* devenu général est absous à l'unanimité. Nos vaudevillistes ne pouvaient laisser passer une anecdote semblable sans en tirer profit; mais, par respect pour la robe rouge, la scène fut transportée en France, à Saint-Jean-de-Luz, de l'autre côté de la Bidassoa, et l'aréopage cardinalesque céda la place à un tribunal de province. Tout cela prit le titre du *Procès du fandango*, et fut joué avec un énorme succès, il y a quelque quarante ans, sur une de nos scènes de genre; la pièce fit fureur surtout lorsque des acteurs de province s'avisèrent de la jouer sur le versant septentrional des Pyrénées, à deux pas du pays où l'aventure est sérieusement racontée.

**FAN-DER-FLIS** (Borys ou Bernard), ingénieur hollandais au service de la Russie, né à Nieuport en 1762, mort en 1846. Il arriva en 1792 à Saint-Pétersbourg, avec plusieurs autres Hollandais que le gouvernement russe y avait appelés, et, après avoir travaillé en 1794, sous la direction de Devolant, à la construction de la forteresse et du port d'Odessa, il fut envoyé en 1796 à Kinburn, où il préluda par la construction de la forteresse et du blockhaus, à cette série de travaux dont il a pendant cinquante-deux ans dirigé l'exécution. Parmi ces travaux, nous citerons : les écluses du Dnieper (1800) ; la nouvelle fabrique d'armes de Toula (1802) ; le canal d'Iwanow, le pont sur l'Upa, divers autres travaux destinés à faire communiquer cette rivière avec le Don (1806-1814), etc. De 1819 à 1828, il résida à Nikolaïew, avec le titre d'ingénieur hydrographe des ports de la mer Noire ; parmi ses travaux de cette époque, il faut mentionner : l'établissement d'un phare dans l'île Tender, la construction de la scierie à vapeur de Nikolaïew et celle de l'observatoire de la même ville. En 1828, il fut nommé ingénieur hydrographe à Odessa, où, jusqu'à sa mort, il s'occupa des travaux d'agrandissement et d'embellissement du port de cette ville.

**FANDROSSE** s. m. (fan-dro-se). Ornith. Epervier de Madagascar.

**FANE** s. f. (fa-ne — du lat. *fœnum*, foin). Feuillage sec ; herbes sèches ou vertes autres que les plantes fourragères : FANE *et feuille, c'est la même chose.* (La Quintinie.) *On plante la pomme de terre dans des trous convenablement espacés, en l'entourant de balle de blé ou de toute autre* FANE. (Raspail.) *La*